

CO

éditions

/ FANTASIE  
HISTORIQUE

# Les héroïnes de l'Arioste

*Racontées par*  
**Roger Baillet**

# *Les héroïnes de l'Arioste*

Racontées par Roger Baillet

Roman

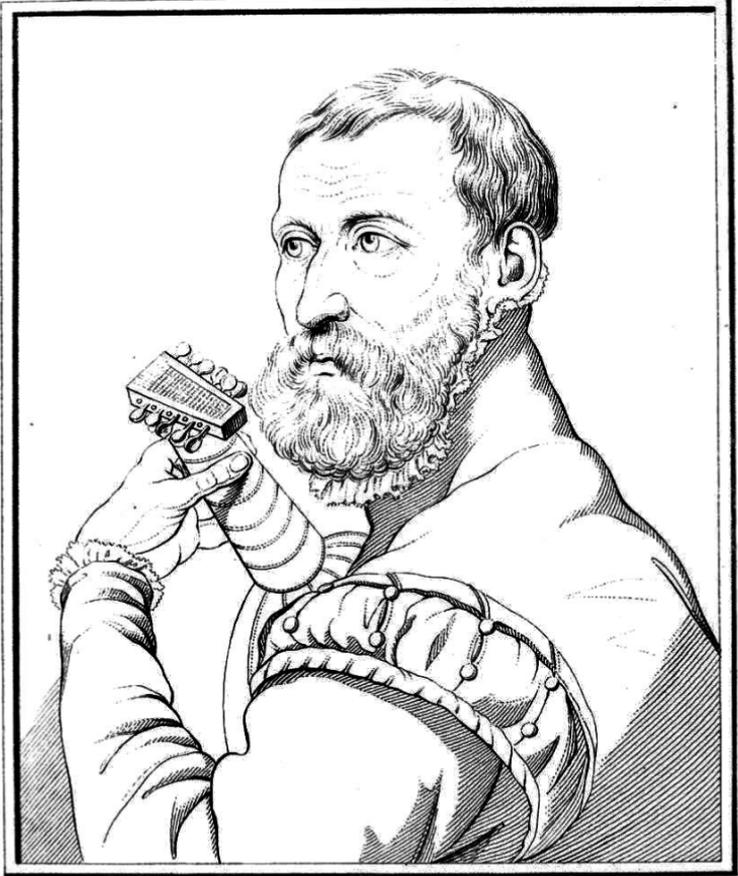


# *Sommaire*

Fiammetta	1
Isabelle	26
Angélique	60
Dalinda	118
Fiordispina	144

Titien.

N<sup>o</sup> 1.



Dessiné par Michaloff

1870.

Gravé chez Klunber.

*Portrait de l'Arioste*  
*du Cabinet de M. Duval*  
*Sur Toile h 18 $\frac{3}{4}$  l<sup>r</sup> 17 $\frac{1}{2}$  pouces.*

## *Fiammetta*

Sombre auberge franco-espagnole. Le patron observe en douce, en fronçant ses énormes sourcils, là-bas, au fond de la pièce enfumée, un chevalier à l'air aussi sombre que son auberge hispano-auvergnate, en train de se pinter méchamment. Alors, en hôte de qualité, il vient s'asseoir à sa table, pour l'égayer un peu. Enfin, disons plutôt qu'il est venu parce que son client lui a fait signe avec l'index, et qu'il s'est assis parce qu'il a été assommé d'une tape amicale sur l'épaule qui lui a décollé la clavicule. « Hein que c'est toutes des salopes? » lui fait l'autre, aussitôt, d'une voix pâteuse. Puis il pose ses grosses pognes sur le bois crasseux de la table, soulève son cul de vingt centimètres, cogne la poutre maîtresse, et hurle en regardant tous les autres buveurs : « Hein que c'est toutes des salopes? Qui c'est qui dit le contraire? » Les ivrognes plongent le nez dans leur bol, et l'aubergiste, qui a bien compris que son client veut refaire le monde dans une discussion de café du commerce, lui dit qu'il a bien raison et même qu'il va lui raconter une histoire pour le lui prouver.

Commence alors la première nouvelle hors champ — je veux dire : hors champ épique — du *Roland Furieux* : « Il était une fois, un roi très beau et très noble d'esprit... »

Mais avant, quand même, il faut que je vous explique, un peu, pourquoi ce chevalier se cogne la tête et démonte

les clavicules, pourquoi il en a après les femmes, et ce qu'il fait là.

C'est Rodomonte. Roi d'Alger. Une sorte de Rambo du mal. On cogne d'abord et on cause jamais, sauf pour hurler qu'on est le meilleur (les « rodomontades », c'est lui). Plus de deux mètres au garrot. Comme l'ogre du Petit Poucet, capable de sauter un fossé de dix-huit mètres de large. Ce qu'il fait, d'ailleurs, pour tuer tous les chrétiens dans Paris assiégé. Une terreur.

Ce Rodomonte a une fiancée : Doralice, fille du roi de Grenade. Se sont jamais vus, mais sont fiancés. C'était l'usage, à l'époque. Et la livraison est en route, quelque part entre Bergerac et Brantôme (bien avant Poitiers), quand voilà que Mandricardo tombe dessus. Un païen, aussi. Pas roi; juste petit chef. Tartare, en plus! Oui, c'est ça : exactement comme le steak. Saignant. Il est là, donc, qui se baguenaude dans les forêts européennes, entre L'Oural et l'Atlantique, à la recherche de l'épée de Roland pour mieux prendre Paris, quand qu'est-ce qu'il voit sur une jolie clairière enclose dans une charmante rivière? Un pavillon de toile blanche ravissant dont les rideaux ondulent au vent. Et tout autour, une escorte royale. Il pose des questions. On lui répond ce que je vous ai dit plus haut. « Paraît qu'elle est belle, dit-il. Allez me la chercher, que je vérifie. Mais grouillez-vous j'ai pas que ça à faire ».

Évidemment, le sang du chef de l'escorte royale ne fait qu'un tour. Il dégaine. Qu'est-ce qu'il n'a pas fait là! Un Tartare presque aussi géant que Rodomonte! Aussitôt, c'est massacre à la tronçonneuse! En moins de dix minutes, bras, jambes, têtes et torses volent partout, et le sang fait trois petits tours et puis s'en va... Reste plus personne... « Boh, qu'il fait, Mandricardo, L'était pas bien gardée, la

princesse », et il tire le rideau du joli pavillon de toile qui ondule au vent.

Je ne vous dis pas, le silence tremblant et terrorisé, dans la clairière. Autour de la princesse restent les dames de compagnie en jolis atours, les serviteurs, les cuisiniers, les femmes de ménage et de toilette, les joueuses de luth grenadines, les vieillards andalous pour les discours des fiançailles officielles. « Allez », dit assez poliment le Tartare, « Allez, ô ministres intègres, voir ailleurs si j'y suis. C'est moi qui maintenant lui servirai d'escorte, de guide et d'interprète, de four et de moulin. L'a plus besoin de personne. Tirez-vous. »

En fait, il dit : « *A dio, brigata – salut, la compagnie* ». J'adore ce passage. Je vois exactement le geste qu'il fait en disant ça : genre crapule sympathique à la Sergio Leone. Il vient de leur massacrer cent cinquante personnes, et « *tutti licenziò benignamente – il leur donna gracieusement congé* »... C'est le style héroï-comique; je fais tout ce que je peux pour vous traduire l'ironie poétique de Ludovic Arioste.

Vous voyez l'ambiance, juste après, quand tout le monde est parti, sauf les morceaux de morts, par terre, autour de la rivière? « Je vais passer à la casserole », doit se dire Doralice, « Comme un steak tartare. Un coup devant; un coup derrière ». Pourtant, il lui fait un grand sourire, ce Mandricardo. Benignement. L'est pas rassurée pour autant, la petite Grenadine. Faut dire, aussi, qu'il a du sang partout, le bougre; ça suinte, ça dégouline. Plus quelques morceaux de cervelle sur les poils de sa barbe. Il s'essuie aux rideaux, en fout partout. C'est guère mieux. Et... et voilà qu'il ne la viole pas! Tiens donc! Qui l'aurait cru, hein, d'un Tartare pareil? Mieux : il lui fait des discours pétrarquisants! Lui

dit qu'il est venu exprès pour elle dans cette forêt, du fond de sa Tartarie, pour la conquérir, conquis lui-même par la renommée mondiale de sa beauté c'est pas vrai mais ça fait toujours plaisir... À moitié rassurée — ce jeu-là, elle connaît —, elle lui jette un petit coup d'œil en dessous, des fois qu'il se foutrait un peu d'elle? Mais non, il fait toujours des grâces, lui offre un ravissant petit cheval blanc, trouve un hôtel quatre étoiles simple mais de bon goût, style auberge campagnarde. Il pétrarquise encore, mais fait venir un repas copieux, fruits de mer, bols de fraises, ces sortes de choses... Et puis hop, on ferme la porte de la chambre.

« Ce qu'ils firent dans la chambre, et comment fut la nuit, dit l'Arioste, je n'en sais rien, je n'y étais pas ». Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Doralice en sortit *rugiadosa*. Ce qui veut dire, au sens propre : humide de rosée; au figuré : débordante de tendresse. On peut garder les deux sens.

C'est donc une histoire qui finit bien. Pour l'instant.

Pour l'instant, parce qu'après, après, ils vont ici et là et patin-couffin, je vous passe les détails, et puis c'est la guerre. En fait, ça a même tout le temps été la guerre, mais tout le monde n'était pas au rendez-vous. Et les voilà maintenant tous devant Paris assiégé, les chefs païens. Ça va barder... Enfin pas tout de suite, parce que pour l'instant, ils n'arrêtent pas de se disputer : et que tu m'as piqué mon cheval, et que t'as pris l'épée que je voulais, et que t'as pas le droit de porter un aigle blanc avec trois plumes, que c'est mon blason à moi... Des querelles de Maures. Et puis, évidemment, Rodomonte et Mandricardo : « Salaud, tu m'as v(i)olé ma fiancée ». Mais il y a aussi Sacripante — oui, celui-là même qui fait que vous dites de votre fils que c'est un « petit sacripant » (on s'amuse bien, hein, on fait même de la sémantique) —, Marphise, une femme de poids, Roger, le grand héros chrétien de l'Arioste mais il

est païen à ce moment-là de l'histoire je vous raconterai une autre fois, là, on n'a pas le temps... « Boah... Une de perdue quinze de trouvées », dit Mandricardo, conciliateur, à Rodomonte. T'as qu'à prendre Marphise »... « Qu'il essaye seulement! » rugit cette femme guerrière, vipérine. Faut dire aussi que c'est le genre de nana style lanceuse de marteau du temps de l'Allemagne de l'Est : quand elle vous colle une baffe, c'est huit jours d'arrêt de travail. Et elle ne se prive pas, la bougresse! Une Amazone, ça s'appelle... Justement, les baffes commencent à pleuvoir, et les coups d'épée aussi... Mais bon, on a un hôte avec une histoire sur le feu. Je vais essayer de faire court.

« Ah! ça suffit! s'exclame Agramante (qui est le chef des chefs; le Charlemagne des païens). Au rapport, tout le monde! »

C'est qu'il a besoin de ses combattants d'élite pour sa conquête de l'Occident. Alors il s'efforce de résoudre tous les conflits. Entre autres, Rodomonte et Mandricardo. « On va demander à la fille. C'est elle qui va choisir son homme », sentence Agramante. Une sage décision, non, en un siècle peu féministe? Les deux prétendants râlent mais sont d'accord. Comme tous les mâles, ils sont d'une vanité à ne pas pouvoir imaginer une seconde qu'ils ne seront pas choisis (mon Dieu que les mecs sont cons). Tout le monde, dans l'assemblée, est persuadé que Mandricardo s'est fait avoir : Rodomonte, roi d'Alger, c'est le haut du pavé, dans la hiérarchie sociale de l'époque; tandis que ce minable Tartare... La belle Doralice — car elle est très très belle, et gironde et tout, la mignonne grenadine — rougit, rosit, baisse les yeux pudiquement, et murmure : « C'est lui que je préfère ». Et de montrer du petit doigt le Tartare qui fait la roue comme un dindon. « Oh!!! » s'exclame la foule éberluée. Et l'Arioste de sourire de la stupidité des opinions

de ce qu'il appelle le *vulgo* — en gros la mediocratie —, et de nous faire un clin d'œil : elle sait très bien ce qu'elle risque de perdre, Doralice. Au lit, bien sûr. Les douces violences tartares... L'homme qu'il lui faut, elle l'a trouvé; elle le garde.

Humilié, Rodomonte, ridiculisé. Il tape des pieds, rugit. Puis se tire, la nuit, sans rien dire à personne. « Bien fait, Agramante ! Qu'il vienne me chercher s'il a besoin de moi. Ça lui apprendra. Sans moi gagnera jamais la guerre » : comme ça, il bougonne, en marchant dans la forêt, la nuit. Il fait retraite, comme Achille devant Troie (mais les références littéraires, c'est l'Arioste, bien sûr; parce que lui, Rodomonte, sait tout juste lire. L'a tué son maître d'un coup de batte de base-ball avant la fin du C.P.). Et il ajoute : « Salope, va ! Toutes des salopes ! » Et c'est comme ça qu'il arrive dans une auberge, quelque part vers les Pyrénées.

*Da capo.*

« Je vais vous raconter une histoire », dit l'hôte. On est au chant XXVII. Et l'Arioste de s'arrêter, et de passer au chant suivant.

Chant XXVIII. Premiers vers : *Donne, e voi che le donne avete in pregio/Per Dio, non date a questa istoria orecchia – Mesdames, et vous qui avez les dames en estime, je vous en prie, ne prêtez pas l'oreille à cette histoire, que s'apprête à raconter cet aubergiste vulgaire pour vous blâmer. Ch'io v'ami, oltre mia lingua che l'ha espresso,/Che mai non fu di celebrarvi avara – moi, je vous aime. Bien plus encore que ne l'a dit ma langue, laquelle n'a jamais été avare de vos louanges.*

Ouais. Il a beau les aimer avec sa langue, comme il dit, n'empêche qu'il va raconter une histoire qui ne semble pas très glorieuse pour elles. Toutes des salopes. Mais des

zadorrables (avec deux « r » prononcés à la russe) salopes, hein... Bon. Avec tout ça, il a raison, cet Arioste : on n'est pas obligé de la lire, cette histoire faussement misogyne. On y va quand même ?

Il était donc une fois un roi très beau. Astolphe, c'est son nom. Un brin narcissique, mais pas trop. Et même, ça le préoccupe un peu d'être le plus beau. À chaque fois qu'il y a conseil des ministres, il pose la question, si, par hasard, on n'en a pas trouvé un plus beau que lui dans le royaume. Des représentants syndicaux me diraient : « C'est bien des préoccupations de roi. Faut vraiment qu'il aye rien à glander. C'est pas le déficit des caisses de retraite qui le tracasse. L'avait vraiment rien à foutre, l'Arioste, à la cour des ducs de Ferrare, que raconter des conneries pareilles ? » Je fais remarquer en passant que c'est exactement ce que lui dira son patron, le cardinal Hyppolite d'Este, qui ne s'intéresse qu'à la politique et ne comprend rien à la poésie. Laissons-les dire. Nous savons bien que ce sont là de graves problèmes existentiels. Tous les magazines féminins nous l'expliquent (je m'adresse aux femmes de notre temps. Simple aparté.)

En vérité, cet Astolphe, c'est vraiment quelqu'un de bien. Il est gentil, sympathique, pas snob pour deux sous. Voilà : il est comme un enfant de quatre ans, qui veut et demande un petit frère ou une petite sœur. Il en a vraiment envie ; et il en meurt de trouille.

Et un jour : « Sire, dit un conseiller, je connais quelqu'un de plus beau que vous ». Et le roi ne se fâche pas du tout. Au contraire, il est tout content. Il veut le voir tout de suite ce plus beau que lui. Qu'on aille le chercher séance tenante. Il veut lui faire tous les honneurs de la cour.

Partent les messagers. À cheval, bien sûr. Des jours et des jours de marche. Ce n'est pas la porte à côté. Sans ça on l'aurait su plus tôt qu'il y avait un sujet plus beau que le roi.

Changement de plan. La caméra s'attarde chez Giocondo, avant l'arrivée des messagers.

*Giocondo* signifie : « joyeux ». Mais non ! Pas comme le nain de Blanche-Neige (pourtant, vous allez voir, il va être question de nain, dans cette histoire ; mais chut, on verra ça plus tard) ! *Giocondo* = riant ; agréable. Rien que de bons adjectifs. Très noble, aussi ; un gentilhomme de qualité. Il mène la même vie que le roi, mais à plus petite échelle. Un hobereau de province. Il vient juste de se marier et est éperdument amoureux de sa très jeune et très belle épouse. Très beau, donc, mais pas coureur pour deux sous. Et l'Arioste de nous les faire voir, là, tous les deux, qui passent des journées entières à se bécoter, comme deux colombes. Il lui porte des brassées de fleurs, des bols de framboises. Elle rit. C'est le printemps éternel. Elle porte de ces robes qui font rêver dans les films d'époque. Une idylle. Il est à ses genoux, en train de lui enserrer la cheville avec sa si belle main ; remonte le long du mollet, au creux du genou ; elle soupire... et voilà les messagers du roi qui arrivent.

Un peu accablé, Giocondo ne veut d'abord pas aller chez le roi. Zut, il est bien, chez lui ; et trop amoureux pour quitter sa belle épouse. Il dit « non, merci », écrit un mot courtois, les messagers s'en vont, le roi insiste, les messagers reviennent (là il y a une accélération du récit)... Bref, quand faut y aller, faut y aller. On ne peut pas dire non au roi tout le temps comme ça.

Nouveau ralentissement de la caméra. On est dans la chambre des jeunes mariés. Elle, elle pleure. « Ne pars pas ! Ne pars pas ! » chante-t-elle comme à l'opéra italien.

Elle le tient par les très riches collerettes de ses chemises de soie blanche, mouillée de larmes sa belle poitrine dénudée. « Mon cœur, ma vie », lui dit-elle. Il pleure aussi, bien sûr. Mais c'est un homme. Pas moyen de se dérober à l'appel du devoir. On lui a appris ça tout petit : les femmes à la maison, pour le linge et la cuisine. Les hommes chez le roi, pour la politique, la guerre, les affaires. Il sait bien ces choses, l'Arioste, que le duc Alphonse d'Este envoyait gouverner la sauvage Garfagnana, alors qu'il aurait tant voulu rester avec son épouse secrète, Alessandra, gantière à Ferrare (une bien belle histoire, aussi ; et véridique). Alors, il argumente, Giocondo : il n'est pas mobilisé pour le combat, tout de même. Le royaume est en paix. Seulement un petit aller et retour. Dans six mois, à tout casser, il sera à la maison...

Bref, la séparation est pénible. Ça dure, ça dure. Surtout la dernière nuit. Il lui fait l'amour sans arrêt, pour l'empêcher de pleurer. Ils s'épuisent dans les caresses. Elle lui donne un très fin bracelet ; une merveille d'or et de préciosité. Un talisman : qu'il le porte toujours, pour penser à elle, la nuit, le jour, là-bas, dans cette vie si pleine de pièges et de tentations de la cour. Elle finit par s'endormir, épuisée d'amour et de chagrin.

C'est l'aube. Les départs à cheval, pour les longs trajets, c'est toujours à l'aube (juste avant l'aurore). Pour ne pas déranger son épouse, Giocondo se glisse hors du lit tout doucement, soulève à peine le drap, chut ! regarde la courbe des hanches du corps aimé, chut ! ramasse son pantalon au jugé, dans la chambre obscure. Après, l'Arioste passe les détails. Ce n'est pas un film néo-réaliste. Enfin... pas encore.

Et nous voilà avec la cavalcade. C'est l'aurore. Giocondo soupire, et regarde les tours de son petit château, qui s'éloignent avec ce rythme inégalable des chevaux qui

marchent d'un bon pas. Silence. On fait quelques lieues. Les oiseaux se mettent à chanter. Giocondo passe une main sur son front... « Merde! se dit-il, j'ai oublié le bracelet! Quel con! Non, mais, quel con ! » (quand je pense que Kundera croit que c'est Cervantès, puis Rabelais, après, qui ont inventé l'art du roman!)

Il n'a pas le choix, Giocondo. Il le sait bien. Que va penser son épouse, quand elle verra qu'il n'a pas emporté son si précieux cadeau, sinon qu'il l'a oublié, et donc qu'il s'en fiche? Non, non, pas possible. Il lui faut retourner. « Attendez-moi à l'étape, dit-il aux autres sans rien leur expliquer. Je vous rejoins à la nuit ou demain matin ». Et hop! demi-tour et au galop!

Quand on galope, on fatigue le cheval, mais on va cinq fois plus vite. Des chevaux, il y en a d'autres à la maison. Il pourra toujours en changer. Et c'est comme ça que, parti à cinq heures, il est de retour à sept. Le bracelet, il sait où il est : il a dû glisser dans le lit pendant les amours nocturnes. sept heures, c'est tôt. Elle dort encore, sa belle. Déjà qu'au quotidien, elle ne se lève guère avant neuf heures trente, rose et languissante, quand la servante arrive, avec son chocolat, ses mangués, et des lingettes parfumées pour le sommeil des yeux et autre chose, alors que son homme est déjà à la chasse; ou dans ses écuries, à s'occuper de ses andalous. Bon, bref, tout ça pour dire qu'il ne veut pas la déranger. Et attention, pas du tout parce qu'il se dit que tout le boulot sera à recommencer. Non : vraiment par égard pour elle, par courtoisie amoureuse. D'ailleurs, il fait toujours comme ça, quand il doit revenir chercher quelque chose dans sa chambre au petit matin : il n'éclaire jamais la chandelle, monte dans le noir; connaît les escaliers par cœur et fait attention de ne pas poser le pied sur la marche qui grince. Il est léger, Giocondo. C'est sa nature. Léger du cœur, de

l'âme, du corps et de la démarche. Léger des mains. Léger en amour.

Quand il entre dans la chambre, le jour est bien levé, mais les rideaux épais font une douce pénombre. L'épouse dort comme un enfant. On voit juste, sur l'oreiller, le pur profil de son visage et ses longs cheveux blonds. Le cœur qui palpite, à la fois par crainte de la réveiller et parce qu'il sait que son regard passera comme une caresse sur ce corps délicieusement nu (elle dort seulement avec son parfum, comme Marylin), il soulève le drap, et alors là, alors là...

La belle est nue, en effet, et ses jambes ouvertes. Mais on ne voit pas l'origine du monde : sur l'arc des cuisses une tête charmante repose, brune et bouclée, un peu cachée par la main tendrement posée de la dame. Les lèvres frémissent parfois, d'un rêve prolongé : elles semblent téter encore la douce liqueur du ventre qu'elles respirent.

Temps suspendu. Drap suspendu. Souffrance suspendue. Giocondo ne peut détacher son regard de ce qu'il voit, pupille exorbitée, souffle tétanisé. Ce garçon qui est là, sur le ventre accueillant de sa femme, il le connaît bien : c'est un jeune page de seize ans, qui vient d'entrer à leur service. Un garçon d'une beauté de Chérubin.

Giocondo tient toujours le drap levé, aérien, juste serré entre le pouce et l'index. Le parfum de l'amour qui s'en exhale le fait vaciller. Ce qui passe dans sa tête et ce qu'il va faire ne durera que quelques minutes. Peut-être moins de trois. Mais c'est un temps qui a durée d'éternité. Ce temps des catastrophes, des accidents, des tragédies qui vrillent l'âme. Seul le temps du bonheur d'amour s'égale à celui-là et peut exercer sa magie de l'oubli.

Étrangement, oui, très étrangement — mais c'est très beau de la part de l'Arioste, d'avoir créé cela —, ce qui se fait d'ordinaire dans toutes les sociétés, c'est-à-dire

l'assassinat pur et simple des adultères à coup de poignard ou d'épée que toutes les justices autorisent, effleure à peine Giocondo : une brise légère qui fait frissonner les feuillages, un soir d'été, une demi-seconde seulement, comme un extra-terrestre qui viendrait de passer. Rien de plus. Cela disparaît si instantanément de sa mémoire, qu'il n'en garde pas trace. De façon beaucoup plus claire et insistante, ce qu'il se dit, spontanément, bêtement — « bêtement », pense-t-il —, c'est... qu'il ne sait pas quoi faire.

Ou plutôt, si, il sait : il sait qu'il ne veut pas déranger, qu'il ne doit pas déranger, qu'il ne peut pas déranger. C'est comme ça. On dirait, d'abord — c'est pourquoi il lui semble qu'il pense « bêtement » —, qu'il continue d'obéir à la consigne qu'il s'était donnée au départ : ne pas la réveiller ; ne pas faire de bruit ; ne pas la déranger. Mais, peu à peu, cette torpeur de la conscience se dissipe, comme un brouillard au lever du jour, et il voit plus clair dans la conduite à tenir, dans les réponses qu'il se fait aux questions sur la conduite à tenir. Dans un de ces flashes de l'imagination qui éclairent parfois les images des quelques prochaines secondes de notre futur, il voit son épouse qui s'éveille en sursaut, sous la tente du drap, le reconnaît, blêmit de peur et de honte, ferme ses jambes et met la main sur ses seins ; le garçon qui s'éveille, aussi, et se recroqueville, terrorisé... Mais c'est surtout elle, qu'il voit. La caméra de la conscience n'est pas réglée sur le jeune amant, qui est dans un flou d'arrière-plan. Et... et ce qu'il ne supporte pas, c'est cette honte et cette peur. Surtout cette honte. Il a honte lui-même, il est gêné de ce sentiment de honte qu'il va provoquer. Comme il était gêné de la « déranger ». Voilà, tout pareil. Cela peut sembler invraisemblable, incompréhensible, mais c'est ainsi.

L'éveiller, la montrer du doigt, la traiter de salope, il ne peut pas. Il ne peut pas parce qu'il ne le pense pas, que c'est

une salope, du moins, là, dans l'instant. C'est toujours cette jeune et belle épouse qu'il a laissée au lit, et qui pleurerait sur sa poitrine avec une telle sincérité. Il juxtapose les deux images, voit flou : c'est bien la même personne, et pas la même personne... Pluralité de l'être... J'en rajoute, peut-être, au texte de l'Arioste ? Faites-moi confiance : lisez l'histoire avec l'intensité douloureuse du poète qui regarde son personnage ; de Giocondo qui regarde fasciné son épouse... et laisse retomber le drap avec une infinie délicatesse, puis sort comme il était entré, avec la même légèreté et le même silence. Dans la maison, personne ne se sera aperçu de sa présence, à part, peut-être, un chat enroulé sur le tapis, qui a ouvert l'œil gauche.

Et le voilà reparti, lentement, pesamment, avec le même cheval qui n'a pas été dessellé, et qu'il laisse aller tête basse et bride relâchée, d'un pas somnambulique. Il rejoindra le reste du cortège au milieu de la nuit. Durant tout le trajet, il se refait les séquences du film. Mais c'est comme ces pensées que nous avons juste avant de nous endormir : elles nous échappent ; on prend des chemins de traverse qui seront les rêves de la nuit, puis on sursaute, on essaie de revenir au centre du sujet : « Voyons, qu'est-ce que je disais, déjà ? Ah, oui... le page... donc, le page... Si elle l'a fait venir dans son lit c'est qu'il attendait déjà derrière la porte que je m'en aille ? » Et il ressasse, obsessionnel.

Le lendemain matin, quand les autres le voient, ils se rendent bien compte qu'il s'est passé quelque chose. Mais ce sont tous des subalternes. Personne n'ose poser de question. Et lui, muet, bouche cousue. Pas un mot. Rien. Pendant des kilomètres de chevauchée. Pendant des jours. Ce qu'il pense, on ne sait plus. Il ressasse. Obsessionnel. En revanche, ce qu'il devient, on le voit très bien : le visage, de cire, devient caverneux, les cheveux ternes et plats, les

épaules voûtées, il se tient en selle comme un sac de patates. Sauf que le sac de patates est plutôt rond, tandis que lui maigrit à vue d'œil et à faire peur. L'Arioste ne le sait pas, mais il vient d'inventer la dépression nerveuse.

Des qui sont emmerdés, c'est les messagers du roi, et, surtout, le ministre qui est à l'origine de l'aventure. « Mangez, que diable ! » répète-t-il à ce triste Giocondo qui ne rit plus du tout et n'est ni aimable ni charmant. Rien à faire.

Alors, bien sûr, quand le cortège arrive dans la capitale, il y a comme un couac dans la cérémonie d'accueil. Le roi Astolphe a fait faire des pancartes pour souhaiter la bienvenue à l'invité ; il y a des fanfares réjouissantes. Ces sortes de choses. Et le Giocondo : un zombie. Dit même pas bonjour. Évidemment, le ministre se précipite vers le roi, essaie de se justifier Sire je vous assure qu'il était vraiment très beau puis j'sais pas ce qui s'est passé pour qu'il devienne clodo comme ça un mystère une énigme je suis désolé, et de faire sa lèche parce qu'il a peur de se faire décharger de ses charges de ministre intègre.

Et que croyez-vous qu'il arriva ? — décidément, c'est des gens drôlement bien, les héros de cette histoire — Eh bien le roi Astolphe ne bronche pas d'un iota. Il fait comme si de rien n'était. Un accueil chaleureux, et sans rien d'ostentatoire. Cette façon des grands seigneurs — grands seigneurs du cœur, de l'âme, de la sensibilité, de la finesse d'intuition — de mettre à l'aise avec sincérité. Il avait dit qu'il accueillerait à bras ouverts l'homme plus beau que lui ? Il accueille à bras ouverts ce Giocondo à la triste figure, essaie de l'égayer, de faire tout ce qui pourrait le mettre à l'aise et lui faire plaisir. Peine perdue, bien sûr, l'autre est toujours en dépression. Mais le roi se fait un hôte discret et attentionné, ne pose pas de question, bien qu'il brûle, comme toute la cour, de curiosité. Il va même plus loin : il dit à son

ministre : « Si, si, ça se voit que c'était l'homme le plus beau du royaume ; il est tout desséché, mais il a vraiment de beaux restes. On voit bien que ce visage a été superbe ». C'est ce qu'on dit d'une belle femme qui a vieilli, évidemment, et qui n'est plus ce qu'elle était. Et l'Arioste d'ajouter, avec un humour malicieux, qu'au fond, au fond, il n'était peut-être pas fâché, le roi, de continuer à gagner la palme. Une générosité de vainqueur, qui va embrasser celui qui a fini deuxième. Mais il sait rester léger, notre poète, comme ses personnages. Juste un petit coup de patte gentil en passant.

Et donc les fêtes continuent au palais royal. On laisse Giocondo aller où il veut, sans le déranger. Il va, il vient, d'un couloir et d'une salle à l'autre. Âme en peine. Penser, il ne sait plus trop ce que c'est. Obsessionnel, il l'est toujours, mais il n'a plus bien conscience de ce qu'il ressasse. La folie est une négation de la réalité (et un exemple retentissant nous en sera donné : Roland qui deviendra un fou furieux. Autre histoire).

Or, un jour qu'il était là à se baguenauder les mains dans les poches, les yeux globuleux et la bouche entrouverte, voilà qu'il entend un bruit bizarre, derrière une paroi en bois ; une sorte de gémissement. Machinalement — il a encore de ces réflexes de la vie d'autrefois —, il incline la tête, pose l'oreille. Il voit alors qu'à hauteur de sa poitrine, les planches sont mal jointes : une ligne de clarté palpite. Toujours aussi machinalement, il se courbe en deux, les mains sur les genoux, approche son œil du rai de lumière... et un spectacle assez hallucinant s'offre à lui.

La pièce dans laquelle nous faisons les voyeurs est la chambre secrète de la reine. À quatre pattes, elle est, la reine. Nue et lisse comme une savonnette. Et sur la reine, savez-vous ce qu'il y a ? Fièremment monté en croupe, une

casquette de jockey sur la tête et une cravache à la main, mais à poil à part ça : le nain de la cour.

Quand je vous disais, qu'il y aurait une histoire de nain ! La preuve, là, devant vos yeux : ses deux petites grosses jambes qui talonnent avec vigueur, à cheval sur la reine, le nain de la cour... Oui, parce qu'à cette époque, c'était le seul emploi possible, pour les personnes de petite taille : nain du roi. Donc, il est là, qui lui file un grand coup sur les fesses, en gueulant : « Avance ! Grosse jument ! Ma parole, t'es pleine de semoule ! » Et il rigole ! Et elle rit aussi ! Elle hennit presque !

Un qui ne sait plus où il est, c'est Giocondo. Il se passe en lui quelque chose de curieux, qu'il ne comprend pas bien. Comme à Lourdes, quand un muet retrouve la parole et un paralytique l'usage de sa cheville droite. Il se soulève, les mains aux hanches, se passe les poings sur les yeux, fronce les sourcils... Puis il se remet dans la position du serviteur qui regarde par le trou de la serrure, ferme l'œil gauche... Pas de doute, c'est toujours le même spectacle. Il a juste raté une petite séquence. Le nain a dû sauter de cheval. Maintenant, il est debout derrière la croupe de la reine. Superbe, d'ailleurs, la reine, de cambrure royale, la hanche étroite, et la croupe puissante. Belle femme. Formosa comme on disait à l'époque. Comme il est nain, le nain, et la dame de belle taille, son sexe érigé arrive juste à la bonne hauteur et frôle dangereusement l'évasement des reins. D'un coup de cravache qui claque comme un cuir mouillé, le petit monstre imprime le galop à sa partenaire, puis, saisissant à deux mains les fesses partagées qu'il ouvre puissamment, hop ! il la monte ! Fin de la séquence porno.

*Du même auteur*

*Chez n'co éditions*

*Les confitures de Nostradamus – novembre 2014*

*Aux éditions L'Harmattan*

*Essais :*

*De Gaulle et Machiavel – 2014, collection « Questions contemporaines »*

*Le mythe de Don Juan, ou le miroir italien – 2016*

*Romans :*

*Dans la collection « Amarante » :*

*Michel-Ange, ou la sculpture de l'être – 2012*

*Vivaldi, ou l'évanescence de l'être – 2013*

*La petite comédie – 2013*

*Bianca de Médicis, Grande duchesse de Toscane – 2017*

*Les chants de l'aube – 2018*



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,  
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

[www.nco-editions.fr](http://www.nco-editions.fr)

---

Roger Baillet  
Les héroïnes de l'Arioste

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Image de couverture*

*La délivrance. Roger et Angélique – Joseph-Paul Blanc, 187e*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

© n'co éditions  
3, rue de la Charité - 38200 Vienne  
[nco-editions.fr](http://nco-editions.fr)